

REVUE LITTÉRAIRE

DE

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

S'ADRESSANT

Aux Elèves des Séminaires, Collèges, Ecoles Normales
Pensionnats, Académies, aux Cercles Littéraires, etc.

PAR

UN ENSEIGNEMENT THEORIQUE ET PRATIQUE

Paraissant chaque mois de l'année scolaire



(Tirage annuel de 18,000 exemplaires)

Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Canada.

SIXIÈME ANNÉE — No 10 — DECEMBRE 1905

SOMMAIRE:

- | | |
|--|-----|
| 1.—Enseignement pratique de la langue française..... | 321 |
| 2.—Supplément..... | 350 |

Avec l'approbation de Mgr l'Archevêque.

AVIS

- 1.—La REVUE LITTÉRAIRE paraît chaque mois de l'année scolaire excepté *juillet* et *août*.
- 2.—Désormais—*a*) pour toute maison d'enseignement, prenant dix exemplaires au moins —*b*) pour tout instituteur ou toute institutrice laïques,—l'abonnement annuel à la REVUE sera de 50 cents, au lieu de \$1.00.
- 3.—L'abonnement, payable d'avance, se prend de *janvier* à *janvier*, et l'on sert tous les numéros déjà publiés, si l'on s'abonne dans le cours de l'année.
- 4.—Prix d'abonnement :—Pour le Canada et les Etats-Unis \$1.00. Pour les pays de l'union postale 5.50 (francs).
- 5.—Les dix numéros des années 1900, 1901, 1903, 1904, sont en vente, au prix de 75 cents chaque année.—1902 se vend UN DOLLAR : il n'en reste que peu d'exemplaires. Nous fournirons — belle reliure de France — les livrées parues à raison de \$1.50,— et pour les élèves \$1.25
- 6.—Adresser toute communication :

REVUE LITTÉRAIRE,
Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa, Ont.

— Nous recommandons le commissionnaire
suivant pour achat de livres à PARIS.

LOUIS LAISNEY, LIBRAIRE

7. Place de la Sorbonne, 7, PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix réduits.
Lamaison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.
Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

Les Annales du Saint-Rosaire, publication mensuelle.
Abonnement annuel : 0.50.

S'adresser au R.P. LEVESQUE, O.M.I.
Cap de la Madeleine. P.Q.

La Bannière de Marie Immaculée, publication annu-
elle, en français et en anglais. Prix du numéro 0.25.

Histoire de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert,
(Alberta) par le R.P. Jonquet, O.M.I.—Volume in-8 à 1.50 ;
plus 0.20 de port.

S'adresser au JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, OTTAWA.
pour ces deux publications.

FONDERIE SPECIALE DE CLOCHES

BOURDONS, CARILLONS

Maison fondée en 1796 par ANTOINE PACCARD

Georges & Francis Paccard

à ANNECY-LE-VIEUX (Haute Savoie) France



FONDEURS DE

"LA SAVOYARDE"

Bourdon du Sacré-Cœur à Paris (42,000 livres)

Médaille d'Or à l'exposition universelle 1900
soit la plus haute récompense.

Diplôme d'Honneur

EXPOSITION DE QUEBEC 1899

Pour renseignements s'adresser à

O. FOREST

514 Sussex, OTTAWA

REPRESENTANT

ORNEMENTS D'ÉGLISE

BIAIS FRÈRES

74, Rue Bonaparte, 74-Paris.

MAISON FONDÉE EN 1782

Fournisseur de N. S. P. le Pape

Membre du Jury hors concours aux expositions universelles de Paris
1867.—Rome, exposition Pontificale 1870.—Vienne 1872.—
Paris 1878.—Barcelone 1888.—Paris 1889 et 1900.

CHASUBLERIE, BRODERIES, BRONZE
ET ORFÈVREURIE D'ÉGLISE

LINGERIE d'ÉGLISE, FLEURS, ORIFLAMMES, TENTURES

AMEUBLEMENT COMPLET DES ÉGLISES ET
CHAPELLES, EN BOIS, PIERRE ET MARBRE,
ECLAIRAGE ET DECORATION.

Spécialité de Broderies Artistiques.

Ateliers de broderies, bronze et ameublement : Paris
Fabrique de dorures, étoffes et passementeries :
2 rue Fargues. Lyon.

NOTA.—Nous signalons particulièrement à l'attention de MM. les membres du Clergé et des Communautés cette importante Maison qui, fondée en 1782, est aujourd'hui encore administrée par les descendants de son fondateur, et dont la réputation n'est plus à faire. Son honorabilité commerciale si connue, aussi bien que la perfection de ses produits pour tout ce qui concerne le *culte catholique*, nous autorise à la recommander d'une façon toute spéciale.

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ÉLÉMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE.

I PARTIE: *Phonétique ou Etude des sons et des articulations.*

Syllabes et Accent tonique.

1. Une **syllabe** est un son articulé, produit par une émission de voix. — Elle se compose:

ou d'une voyelle: **a, ou**; ou d'une diphtongue: **oui**; ou de voyelles unies à des consonnes: **la, foi, pain, blanc**.

2. Un **monosyllabe** est un mot d'une seule syllabe, comme dans ce vers si connu de Racine:

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon coeur.

Un **disyllabe** est un mot qui se compose de deux syllabes: **ami, content, bonté**.

Un **polysyllabe** est composé de plusieurs: "amicalement, indissolubilité."

3. Une **syllabe muette** est celle dont la voyelle est un **e muet**: **place, sagesse, mariage, placée** au sommet.

Dans l'écriture — et l'imprimerie, — si l'on est obligé de couper un mot pour en reporter une partie à la ligne suivante, cette coupure ne se fait pas au hasard, mais seulement à la fin d'une syllabe.

4. Dans toutes les langues, la voix s'élève ou appuie davantage sur certaines syllabes des mots.

L'**accent tonique** est l'intensité de la voix sur une syllabe d'un mot.

Dans tout **polysyllabe**, il y a une syllabe accentuée ou *tonique*, et des syllabes non accentuées ou *atonnes*.

5. L'accent tonique se met sur la dernière syllabe sonore: "moi, discours, orgueilleux, déposséder"; — sur l'avant dernière, si celle-ci est muette: "reine, victoire, admirable, enthousiasme."

Une " syllabe muette " n'est jamais accentuée, mais doit quand même se faire entendre de tous les auditeurs: c'est une remarque importante.

6. Il y a des mots qui sont dépourvus d'accent:

a) l'article défini ou indéfini; — b) certains adjectifs déterminatifs ou pronoms monosyllabiques: " ce, cet, mon, ton, son, je, me, te, se, le, qui, dont "; — c) l'adverbe **ne**; — d) les prépositions et conjonctions en un seul mot: " dans, sur, et, ou, ni, que... "

Cependant, l'accent se pose sur quelques-uns de ces mots, comme dans ces phrases: " Prends-le; donne-moi-la; laisse-les; sur ce, je vous quitte; travailles-tu? dort-il? "

(Fin).

II PARTIE: Morphologie ou Etude des mots.

LA CONJONCTION.

Lettres canadiennes.

Bien chère sœur Marie,

De Montréal, dont il faudrait parler beaucoup encore, l'on descend aux TROIS-RIVIÈRES, ou par le train ou par le bateau. Cette ville est ainsi nommée à cause des trois embouchures par où le *Saint-Maurice* déverse ses eaux dans le Saint-Laurent.

Paisiblement assise sur la rive gauche, ombragée d'arbres, témoins presque contemporains de sa naissance, elle paraît, bien que remontant à l'époque de Champlain, toute fraîche et toute gracieuse dans sa robe de maisons en briques rouges, sous la brise d'eau douce du fleuve, sous l'odorante haleine de ses jardins et de ses riches campagnes, jeune de physionomie, opulente de souvenirs religieux.

Un Père Jésuite, le P. Le Jeune, originaire de la Champagne, fut l'un des ouvriers de la première heure au défrichement de ce sol, où les enfants de sainte Angèle vinrent, il y a plus de deux siècles, fixer leur tente, aujourd'hui métamorphosée en un splendide monastère; tandis que le jeune monastère des Sœurs du Précieux-Sang s'est venu percher, comme un nid de colombes, sur la crête d'un mamelon, à l'angle opposé de la ville: au centre et entre ces deux extrêmes, se détachent le séminaire et la cathédrale avec sa nef et son clocher. Ainsi, la religion des âges lointains enveloppe, dans un réseau d'or et de lumière, l'âme de la jeunesse des deux sexes, sous les mailles de l'éducation, de la prière et du culte.

A la vérité, je suis honteux de ne pouvoir te peindre la " bonne ville " de Québec, fondation de Samuel de Champlain, pierre angulaire de la colonie, foyer du catholicisme et de la civilisation, rempart de la Nouvelle-France, tête et cœur à la fois du prestige de la domination française, florissante et riche d'espérance d'abord, chancelante et appauvrie

ensuite, expirante et ensevelie finalement aux plaines d'« Abraham », là sous les fortifications démantelées qui ne survivent que par des ruines... Mais mon séjour a été celui d'un oiseau sur la branche : il me faut revoir Québec... avant de mourir!...

Et maintenant, très chère soeur, il faut clore ces entretiens, parce qu'il faut clore de Revue elle-même?... Mais non!

La chère petite, comme toi et moi, avait bien envie de vivre encore; elle était si jeune! six années!... Et puis, elle s'était conquis quelque sympathie, et elle vivait assez bien de son travail.

Mais, il y a d'autres exigences quand on a vieilli; dès lors l'on est sûr de n'être pas inutile, tant que les forces peuvent seconder de nouvelles entreprises.

Au revoir donc, ou plutôt adieu! Nous sommes séparés sans nous désunir: l'âme est plus grande que le monde et elle garde pour apanage l'immortalité.

I. DÉFINITION : Mot invariable qui sert à unir les mots entre eux et les propositions entre elles.

II. DIVISION : A. Conjonctions de coordination.

a) Elles servent à unir mots ou propositions de même nature : « Jardins et campagnes »; « Dieu résiste aux orgueilleux, *mais* il soutient les humbles. »

(b) Les principales sont : « et, ou, ni, mais, car, or... »; et elles expriment :

1. l'union ou l'alternative : « et, ou bien, soit... soit, tantôt... tantôt. »
2. l'opposition : « mais, cependant, néanmoins, parfois, toutefois, en revanche, pourtant. »
3. la cause ou la preuve : « car, en effet... »
4. la transition : « or, d'ailleurs, du reste, du moins, au surplus, aussi bien, de plus, d'autre part. »
5. la conséquence : « donc, c'est pourquoi, aussi, par conséquent, par suite, ainsi. »

Remarque : Le mot « aussi » est *adv.* dans : « aussi savent que son frère »; *conj.* dans : « aussi tout le monde l'aime. »

B. Conjonctions de subordination.

a) Elles servent à unir deux propositions, dont la seconde est subordonnée à la première : « il y a d'autres exigences quand on a vieilli. »

b) La principale est *que*; mais, il en est d'autres nombreuses, qui servent à exprimer :

1. le but, la fin : « pour, afin que, de peur que. »
2. La conséquence : de façon, au point, si bien, de sorte, tellement, de manière que. »
3. La cause : « comme, puisque, parce que, de ce que, ou, attendu, du moment, dès lors que. »
4. la condition, la supposition : « si, à condition, en cas, si ce n'est, à moins, excepté, supposé, soit, pourvu que. »
5. la concession, la restriction : « bien que, quoique, encore que, quand même, même si, lors même que, quelque... que, si... que, tant... que. »
6. la comparaison : « comme, de même, selon, à mesure, ainsi, autant que. »
7. le temps : « lorsque, quand, comme, pendant, tandis, tant, chaque fois, avant, jusqu'à ce, après, avant, depuis, aussitôt, dès que. »

8. L'opposition : l'insistance, l'omission : "au lieu, loin, tandis, autre, sans compter, sans que."

Remarques.—Il faut bien distinguer : "que" relatif, pronom interrogatif, adv. de quantité, adv. interrogatif, conjonction.

De même : "comme", adv. de manière, conj. de cause ou de temps.—"Si" adv. de quantité, adv. affirmatif, conj. de condition.—Enfin "quoique", conj.; et "quoi que" pron. relatif indéfini.

(Fin).

ART. II. — VOCABULAIRE.

Il est oisif de continuer la nomenclature alphabétique, selon l'ordre suivi, depuis la livraison de janvier.

Non pas certes qu'il faille condamner ce procédé : il a ses aridités sans doute, mais elles sont amplement compensées par ses résultats inappréciables.

La plupart des élèves ignorent le vocabulaire, et nous avons souvent insisté pour qu'on les force à le connaître, à l'étendre, à s'en servir.

La méthode pourrait être variée facilement. Si l'on met au tableau noir la liste alphabétique — comme nous l'avons fait — on exigera un compte rendu oral et de mémoire de la leçon.

Si l'on dicte *huit* à *dix* mots, — toujours dans l'ordre du dictionnaire — on exigera le sens sur une copie servie comme devoir fait à l'étude.

Si l'on détermine la signification des mots, à l'occasion d'un texte — prose ou poésie — il faudra contrôler ce travail du maître par les notes prises et par des interrogations le lendemain.

Dans toutes les hypothèses, il y aura bénéfice et même peu à peu agrément et jouissance pour les élèves : toute application soutenue et suivie entraîne avec soi sa récompense.

Mais le malheur est que l'enseignement se donne, durant *cinq, six, sept ans*, sans que l'on puisse constater que les mots de la langue maternelle sont appris, connus, facilement évoqués : ce qui permet de cesser d'être nul ou banal, incapable d'écrire avec grâce, avec entrain, avec succès.

La grammaire, rapidement parcourue dans les grandes lignes, et le dictionnaire, su dans les termes et les locutions, sont les éléments nécessaires de la formation du style.

ART. III. —EXPLICATIONS.

I. — La mère et les deux enfants.

1 ..

Ecoutez un mot, mes amis,
Que me paraît plein de tendresse.

2

D'une veuve entre ses deux fils,
L'un de huit ans, l'autre de dix,
Les soins se partageaient sans cesse.

3

A leur mère, ces fils chéris
Rendaient caresse pour caresse.

4

— "Maman, lui dit un jour l'aîné,
Vous m'avez sûrement donné
Des preuves d'un amour extrême;
Malgré tout votre attachement,
Vous ne pouvez pas cependant
M'aimer autant que je vous aime!"

5

—Quoi, mon fils, de mes sentiments
Méconnais-tu le caractère?"...

6

— "Non, mais vous avez deux enfants,
Moi, je n'ai qu'une tendre mère!"

PH. DE LA MADELEINE.

Analyse.

1. Ce morceau de poésie se compose de deux parties: un **récit** et un **dialogue**.

Le poète amène son sujet, en interpellant ses lecteurs ou ces auditeurs par un tour vif: "Ecoutez un mot..."

Le mot "amis" est général et de convention, et néanmoins il nous charme et nous captive: il forme rime pauvre avec "fils," dont la prononciation s'écarte même de la sienne. On voit que l'auteur vise à la leçon morale et au bon mot de la fin plus qu'à la grâce de la poésie.

"Veuve" est attendrissant par soi-même, surtout quand on sait — dans le vers suivant — l'âge des orphelins.

"Soins," bien que vague et commun, embrasse l'ensemble des tendresses et des dévouements d'une mère.

Les deux vers qui suivent expriment à merveille la docilité aimante et la piété filiale des " fils chéris."

2. Le dialogue est pris sur nature, sans recherche ni prétention: le langage de l'ainé lui sied bien; pas un mot qu'il n'eût dit en réalité à cet âge, ou à peu près; c'est de la prose rimée.

La pensée est fine, surprenante, car on ne s'attend guère... pardon! l'enfant, qui ignore beaucoup en dehors de ses impressions et de ses émotions personnelles, peut s'illusionner au point de croire " son amour" plus grand que celui de sa mère.

La mère dit un mot trop relevé " caractère de mes sentiments." Il eût fallu mieux et plus touchant.

Enfin, la réponse dénoue le mystère avec simplicité, avec grâce, avec une naïveté ingénue mêlée de candeur attendrie.

II. — L'hiver.

1

Plus de feuillage sur la branche,
Plus d'herbe verte en nos vallons;
Sur le coteau la neige blanche,
Et, sur le fleuve, les glaçons

2

Les jours sont courts, le ciel est sombre;
On dirait, fuyant la clarté,
Que la nature veut dans l'ombre
Cacher sa triste pauvreté.

3

Petits oiseaux, pour vous repaître
En vain cherchez-vous quelque grain;
Accourez tous sur ma fenêtre,
Petits oiseaux, voici du grain.

4

Hélas! dans ce temps de détresse,
Que de malheureux vont souffrir!
A notre coeur leur voix s'adresse;
Hâtons-nous de les secourir.

MALAN.

Etymologies.

1. Cherchez les mots et dites leur sens. — " Plus de..." est pour: " il n'y a plus de feuillage" — " feuillage" c'est-à-dire l'ensemble des feuilles d'un arbre ou d'une " branche." Il en est ainsi de: " Plus d'herbe."

" verte" donne: verdure, verdir, verdissant, verdâtre, verdoyer; — " vallon" vient de: val; vallée, en aval: en remontant le cours d'une rivière. — " Coteau": côte, côté, côtelette, côtier, côtoyer. — " glaçons": glace, glacer, glacial, glaciaire, glacière, glacier.

2. Comment exprimer autrement le vers cinquième? — “Les jours s'abrègent, le ciel s'assombrit.”

Construisez en prose les trois vers suivants: — L'on dirait que la nature, fuyant la clarté, veut voiler d'ombre sa triste indigence.

3. Que remarquez-vous pour la strophe troisième? — C'est une apostrophe “aux oiseaux” — comme la quatrième traduit un sentiment de compassion envers les pauvres ou “les malheureux qui vont souffrir du froid et de la faim. — Rendez-les en prose.

III. — La Prière de l'enfant.

Parmi tous les spectacles que peut offrir la vie, en est-il un plus aimable, plus doux, plus touchant que l'enfant en prières?

Sa mère l'a mis à genoux sur ses propres genoux, le tient embrassé et joint ses petites mains sous les siennes. Elle lui fait redire une à une, les paroles de la courte oraison — s'il est tout petit, quelques mots seulement, par exemple, le cri naïf: “Mon Dieu, je vous donne mon cœur!” et, s'il est un peu plus grand, l'admirable texte du “Notre Père” ou le délicieux appel “Je vous salue, Marie!”

Si c'est le matin, l'enfant ouvre les yeux vers l'azur du ciel, et ces deux puretés se contemplent. Est-ce le soir, près de la lampe voilée, dans la chambre tiède et calme? Alors il semble que, dans l'ombre, derrière la blancheur des rideaux, un ange se tient immobile et assiste, pour aller en témoigner au Paradis, à cet adorable acte de foi.

Sans doute, l'enfant ne comprend pas encore les mots sacrés qu'il prononce, mais il sait que sa mère est heureuse de les lui entendre répéter; il la regarde et il la voit sourire, il sent qu'il l'enveloppe d'une étreinte plus caressante, et près de ce cœur qui bat, près de cette poitrine qui palpite, dans cette atmosphère, dans ce foyer d'amour et de piété, un instinct religieux s'éveille en lui. Quant à l'heureuse mère, c'est l'instant le meilleur de sa vie que celui où elle présente au bon Dieu son enfant demi-vêtu, joignant les mains et gentiment agenouillé dans sa petite chemise.

Quelle douceur! Elle prie avec lui, pour lui et par lui! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire parfois la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas, à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure; elle ne doute pas que Celui qui est la Force infinie et la Science absolue, ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse.

Et puis, il y a une Mère là-haut, la sainte Vierge, qui est le canal de toutes les grâces et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix balbutiante de son enfant!

Conseils.

1. Est-il rien de plus délicat, de plus exquis que cette page du poète? Il peint l'enfant en prière avec tant de grâce et de naturel!

L'enfant et sa mère : gestes, pose, actions, paroles, regards, sourires, caresses, tout est vu, analysé, mis en évidence, avec des réflexions, des exclamations, des comparaisons et des rapprochements.

2. Il serait bon d'analyser grammaticalement chaque phrase, de mettre en relief l'idée principale, de montrer l'enchaînement de l'une avec l'autre, d'apprendre par cœur sept à huit lignes par classe.

3. L'on peut aussi chercher le sens des mots, les *dérivés* des principaux et la signification de ces derniers.

Il n'est pas de travail qui soit plus fructueux ni plus rempli d'agréments pour les plus jeunes élèves.

IV. — COMPOSITIONS.

I. — Lettre de nouvel an.

Chère marraine,

Peut-on oublier le retour de la nouvelle année? Non, non. Il m'est doux de venir vous renouveler l'assurance de mes vœux les plus sincères et les plus affectueux.

Vous savez bien ce que je vous dois de reconnaissance pour toutes vos bontés; je ne saurais jamais les oublier moi-même. Le nouvel an ravive dans mon esprit leur souvenir et dans mon cœur leur suavité.

Je demande donc, chère marraine, à l'Enfant-Jésus et à sa Mère de vous rendre avec largesse les faveurs qu'il leur plaira: santé, grâces, bonheur, sainteté et le paradis au dernier jour.

Veuillez agréer, chère marraine, l'expression de ma gratitude et de mon affection inaltérables.

L. P.

II. — Le même sujet.

Conseils. — Pour écrire une lettre, courte et bien sentie, il suffit de réfléchir, de bien considérer *la personne* à qui l'on offre des souhaits, ses qualités, ses mérites, sa dignité, ses œuvres; et ensuite, de s'observer *soi-même* relativement à cette personne, les obligations, les devoirs de reconnaissance, de respect, d'amour qu'on lui doit.

Ecrivez cela avec aisance, avec simplicité, avec votre cœur tout entier; votre lettre sera bonne et bien accueillie.

No II.

COURS MOYEN.

ART. I. — GRAMMAIRE.

CHAP. VIII. — LA CONJONCTION.

I. Conjonctions de coordination.

1. **Et** sert à unir deux mots, deux propositions; s'il y a plus de deux, "et" ne s'emploie que devant le dernier, ou même se supprime.

2. **Ni** se répète devant chaque terme: "Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux"; mais de bons auteurs se sont affranchis de cet usage bien souvent.

3. **Ou** exprime l'alternative: "Ou sauvé ou damné..." Souvent on le répète, et on l'accompagne de l'adv. "bien."

4. **Mais** (latin: *magis*) a conservé ce sens de "plus" dans cette locution: "Il n'en peut mais." — Son rôle ordinaire est d'exprimer, dans une affirmative une très forte opposition, une objection.

5. **Cependant** — et ses synonymes **néanmoins**, **toutefois** — exprime d'ordinaire une restriction, et non une forte opposition.

Il a aussi le sens — plus rare — de "pendant ce temps."

6. **Car** sert à donner la raison de ce qui précède et veut dire: "et la raison c'est que," — tandis que **en effet** signifie: "et la preuve c'est que."

7. **Donc** amène une conclusion, et s'emploie souvent avec les impératifs et les interrogations pour les renforcer. Ou bien encore, pour reprendre la suite du discours.

Les adverbes "aussi, ainsi" sont souvent employés au début d'une phrase.

8. **Or** est une particule de transition, suivi ou non de *donc*; elle sert à revenir au sujet.

II. Conjonctions de subordination.

1. **Que** remplace "comme, quand, si," lorsque à des propositions qui commencent par ces mots l'on joint d'autres de même nature: "Quand on a vécu dans le malheur et *que* l'on souhaiterait mourir..." — Il remplace d'autres conjonctions: "puisque l'on vit et *que* l'on..."

2. **Que**, après une négation, équivaut à "si ce n'est, autre, autrement que": "Il n'est *que* l'Évangile qui puisse..."

(Fin).

ART. II. — VOCABULAIRE.

§ I. — Les noms dérivés.

XII. Le suffixe **erie**, si le générateur est un **nom**, lui ajoute une idée *d'ensemble d'objets* ou le *lieu de fabrication, de dépôt* de ces objets.

Ex. :

Argenterie.....	désignation générale des objets d'argent.
Bijouterie.....	“ “ “ bijoux ; le magasin de vente.
Boucherie.....	“ “ “ viandes ; “ “ “
Cavalerie.....	“ “ “ soldats à cheval.
Draperie.....	“ “ “ tissus de drap.
Ebénisterie.....	Fruiterie.... Lingerie.... Orfèvrerie.... Tuilerie.

Si le générateur est un **adjectif**, il ajoute le *caractère* de la qualité exprimée par le radical, — et parfois le *lieu de destination* ou *d'usage*.

Ex. :

Bizarrierie.....	ce qui offre un caractère bizarre , capricieux.
Coquinerie.....	ce qui dénote un coquin , escroc, valet rusé.
Filouterie.....	l'action d'un filou , voleur habile.
Galanterie.....	“ d'un homme galant .
Gaucherie.....	la maladresse d'un homme gauche .
Ladrierie.....	le résultat de l'action d'un ladre , pauvre avare.
Niaiserie.....	ce qui dénote l'action d'un niais , naïf.
Vielleries.....	caractère d'une chose vieille .

Si le générateur est un **adjectif**, il ajoute le *caractère* de la qualité *le lieu où elle se fait*, avec l'idée d'un *ensemble* d'actions ou d'objets.

Ex. :

Badinerie.....	choses dites en badinant .
Batterie.....	ensemble de canons destinés à l'action de se battre .
Brasserie.....	lieu où l'on brasse le malt, la bière.
Broderie.....	résultat de l' acte de broder : la chose brodée.
Flatterie.....	“ “ flatter : la chose qui flatte .
Fonderie.....	lieu où l'on fond les métaux.
Imprimerie....	“ “ imprime .
Maçonnerie....	l' œuvre maçonnée ; le travail .
Môquerie.....	l'action de celui qui se moque .
Pâtisserie.....	Distillerie.... Sonnerie.... Artillerie.

XIII. Enfin, — voici le dernier pour la dérivation des noms, — il faut se rappeler les suffixes qu'on nomme **diminutifs** : c'est-à-dire qui s'ajoutent à des mots pour expliquer que “ les objets représentés sont plus petits — en grandeur ou en importance — que ceux qui sont exprimés par les mots générateurs.”

1. Eau, elle.....orme: ormeau; prune: pruneau, prunelle.
barbe: barbeau, nom de poisson à barbe.
barre: barreau; arc: arceau, etc.
2. Et, ette.....baril: barillet; aiguille: aiguillette.
bande: bandelette; bassin: bassinnet.
broche: brochet (poisson allongé), brochette.
cheval: chevalet (support à quatre pieds).
coffre: coffret; col: collet, etc.
3. Ille.....flotte: flottille; faux: faucille; chien: chenil (lieu où on loge une meute), chenille (proprement petite chienne, par assimilation de la tête de cette larve avec celle d'un petit chien).
4. In, ine.....blond: blondin; botte: bottine; tarte: tartine;
chèvre: chevrotin, chevrotine...
5. Ole, olle.....bande: banderolle; gloire: gloriolle; bête: bestiole;
caisse: casserole; char: carriole...
6. On.....aigle: aiglon; oie: oison; aiguille: aiguillon; barbeau: barbillon; boule: boulon; caisse: caisson;
fleur: fleuron.
7. Ot.....file: flot; balle: ballot; char: chariot; goulot (col étroit et allongé d'un vase).
8. Ule.....globe: globule; lune: lunule; canne; canule; corpuscule (un petit corps); œuf: ovule; peau: pellicule.

ART. III. — EXPLICATIONS.

I. — L'hiver.

Sans voiles sont nos eaux, et nos cieux sont sans ailes,
Les champs se sont drapés dans leur manteau d'argent.
Les étoiles jamais n'ont tant lui. L'indigent
Lève, tout anxieux, ses mains froides vers elles.

Voici que nos clameurs, ô vents! sont comme celles
Des mers où disparaît le vaisseau diligent!
Voici qu'en tourbillons passent, au ciel changeant,
Des flocons radieux comme des étincelles.

Nul chant ne monte plus des grands bois dentelés.
Tous les logis sont clos, les fleuves sont gelés,
Et dans le jour douteux mille spectres se forment.

L.
L'hiver de notre vie est triste ainsi pourtant,
Sous nos cheveux de neige, hélas! à jamais dorment
Les suaves espoirs que nous caressions tant.

P. LE MAY.

Analyse.

1. Comment le poète a-t-il *inventé les idées* principales et secondaires de ce sonnet?... Par l'observation et par la réflexion. Regardez bien chaque vers, et soulignez-y le mot important : "eaux... cieux... champs... étoiles... indigent." Dieu, dans le premier quatrain, il y a *cinq idées* principales.

Faites ce travail pour le second quatrain et les deux tercets; et vous aurez l'ensemble de l'*invention* du poète.

2. Comment a-t-il *disposé*, enchaîné, développé ces idées les unes après des autres?... Dans le même vers, il rapproche les "eaux" des "cieux"; et il traduit, au second vers, l'aspect de la campagne, "des champs"; au troisième, il regarde les "étoiles" luirent au firmament.

Mais à ce spectacle de la nature : "manteau d'argent" en bas, le froid dans l'atmosphère, lui suggère une idée morale : celle de la souffrance de l'"indigent."

3. Comment a-t-il *exprimé* dans son langage ces idées inventées et ainsi coordonnées?... C'est l'**élocution** poétique; car les "eaux sont sans voiles, les cieux sans ailes, les champs *drapés* d'un manteau d'argent, les étoiles scintillent vivement (vers suggestif), l'indigent lève ses mains froides."

L'on voit que ce travail laisse deviner l'art et les procédés de l'auteur. Il y a beaucoup à gagner dans l'analyse d'un tel morceau. On verra combien de réflexion et d'application exige la structure d'un bon sonnet.

II. — La grande nuit.

1

La froide nuit d'hiver plane sur les logis,
Et la neige éternelle et les astres flambolent.
Dans l'ombre, les vitraux d'église au loin rougeolent
Avec tout l'éclat pur et pompeux des rubis.

2

Depuis quelques instants les cloches carillonnent,
Et dans l'air glacial leur grande voix d'airain,
Dont l'écho va se perdre au fond du ciel serein,
Appellent les croyants aux temples qui rayonnent.

4

Et comme les bergers accouraient autrefois
Adorer l'Enfant-Dieu vagissant dans ses langes,
La foule, avec émoi, sous le regard des anges,
S'en vient se prosterner devant le roi des rois.

4

Hommes, femmes, enfants, adolescents et vierges
Fixent, tout frémissants d'indicibles frissons,
Sur les autels dorés les petits Jésus blonds..
Tout inondés des feux éblouissants des cierges.

5

En mariant leurs voix aux vieux Noël's naïfs
Dont on chérit toujours la douceur infinie
Les orgues font couler des flots d'harmonie
Qui transportent bien loin les fidèles pensifs.

La voix des souvenirs aux âmes qu'elle embrase
Parle d'un soir béni par-dessus tous les soirs,
Et, doré du rayon du plus doux des espoirs,
Bethléem apparaît aux fervents en extase.

Le regard à la fois surpris et fasciné
On voit dans une étable où le givre s'attache
Le charpentier Joseph et sa femme sans tache
Contempler à genoux un enfant nouveau-né.

8

On voit dans ce frêle enfant réchauffé par l'haleine
Des deux seuls animaux qu'abrite le réduit;
On voit un ange aller, dans l'ombre de la nuit,
Parler à des bergers au milieu d'une plaine.

9

On entend proclamer l'ineffable mystère
Du Verbe qui s'est fait chair pour nous racheter;
On entend dans les airs les chérubins chanter:
--- Gloire à Dieu dans le ciel! paix aux hommes sur
[la terre! "

11

Entre les bras du rêve on monte jusqu'au ciel,
Et, le cœur palpitant, les prunelles voilées,
On s'enivre du chant des harpes étolées
Qui célèbrent Celui qu'attendait Israël.

Puis on écoute encore en son âme attendrie
Vibrer sur Bethléem l'hosanna triomphant;
On revoit, inclinés sur un petit enfant,
Dans leur réduit glacé, Joseph avec Marie...

Et quand pâlit l'ardeur des cierges de l'autel, ..
Par des chemins où l'aube a mis ses reflets roses
Les croyants, tout joyeux, à leurs maisons bien closes..
S'en vont faire flamber la bûche de Noël.

Ce feu nouveau proclamer aussi le doux mystère ..
Du Verbe qui voulut parmi nous habiter,
Et son pétilllement semble nous répéter:
— Gloire à Dieu dans le ciel! paix aux hommes sur
[terre!"]

Les Aspirations.

W. CHAPMAN.

Réflexions.

1. Dans ces quatorze stances — dont chacune se compose de deux rimes masculines embrassant, au premier et au dernier vers, deux rimes féminines, avec l'alternance — le poète se joue de l'art métrique avec une aisance remarquable. De plus, presque toujours la rime est riche, pleine, sonore, abondante.

Il est certain que l'hexamètre ou alexandrin de M. Chapman se présente avec un caractère de majesté et d'ampleur quasi royale, élégant et classique, sans recherche et sans prétention.

2. L'observation, la réflexion, la méditation inspirent à l'auteur la variété et la richesse des pensées, des sentiments et des images. Il n'est ni gêné ni à court d'haleine. Au contraire, l'on croirait que tout accourt sous sa plume comme à flots pressés.

Voyez comme il sait voir la nature: "froide nuit... neige, astre... vitraux rougeoint..." Pesez les images qui viennent envelopper les idées avec une grâce naturelle et charmante... Examinez de quel secours est au poète sa foi religieuse: ainsi que les souvenirs du récit de l'Évangile.

Il y aurait profit à recueillir les idées, strophe par strophe, et à tenter ensuite de les traduire dans une prose claire, limpide, élégante, sans tours poétiques et sans hardiesse prétentieuse.

2. Ce travail serait très agréable aussi; car les élèves sont vite essouffés, épuisés, quand il s'agit d'inventer, de disposer, d'écrire. Ici, tout est trouvé et mis sous la main, dans un langage harmonieux et figuré.

Essayez donc cette traduction en prose, avec un préambule, un milieu et une conclusion: vous expérimenterez combien le poète a de mérite et combien vous lui devrez de reconnaissance vous-même.

III. — L'amour de la patrie.

Un instinct particulier à l'homme, et qui n'est pas le moins beau, le moins moral, c'est l'amour de la patrie.

Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible: les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charme pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel.

Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire du lait de chèvre, à chanter dans la vallée les ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies: la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! comme il visitera les saintes reliques de son indigence!

Deux trésors! se dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur nous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends: sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

LA FONT. X, 10.

Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimau dans son épouvantable patrie? Que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé...?

Extraits par P. Jacquinet.

CHATEAUBRIAND.

Critique littéraire.

1. Chateaubriand se plaît au développement d'une idée: son imagi-

nation et sa sensibilité, bien plus que sa raison et son jugement, se donnent libre cours dans les antithèses, les rapprochements, les comparaisons, les citations, les suppositions.

Ici, la première phrase pose bien le sujet en quelques mots : l'idée est peu profonde, trop superficielle.

Puis, l'auteur court à l'*hypothèse* comme moyen de développement : c'est un effet de son imagination. Un tel procédé plaît aussi à l'imagination des lecteurs, mais il rebute aisément tout esprit sérieux et réfléchi. Il n'est pas difficile, en effet, d'imaginer "les hommes se précipitant dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert."

Ce qui suit est plus rationnel, dans ce sens que Chateaubriand constate *les faits*. Aussi les exemples qu'il cite viennent éclairer la thèse. — Ce "berger écossais" est bien peint : c'est un portrait pris sur une toile.

2. Quant au *style*, l'écrivain surpasse l'auteur. Il est varié et riche, coloré et souple, vif et pittoresque : on gagnerait beaucoup à le voir de près par l'analyse, par l'étude des mots et des phrases, de leur enchaînement et de leur harmonieux agencement.

IV. — Les Fleurs.

On voit souvent par un profond calme, au lever de l'aurore, les fleurs d'une vallée immobiles sur leurs tiges : elles se penchent de diverses manières et regardent tous les points de l'horizon.

La fleur donne le miel : elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes : elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre.

Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage ; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes ; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples.

Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs : l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose : il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments : livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur !

CHATEAUBRIAND.

Réflexions.

Avec quelle aisance les idées s'accroissent sous la plume du poète... Sans doute, il y a du vague et du convenu dans ces esquisses gracieuses ; mais que de grâces et de couleurs sur la toile ! L'on voit la fleur en général : aucune n'est nommée, et cependant le tableau est charmant.

Il y a toujours une ou deux phrases qui ont trait aux réflexions morales : Chateaubriand, quand il pense, pense par son cœur !

V. — Lettre de nouvel an.

Cher bienfaiteur,

C'est un plaisir pour moi de vous offrir l'expression de mes vœux les plus sincères. Mais c'est plus encore, croyez-le bien, un devoir aussi impérieux que doux au cœur.

Comment, en effet, puis-je oublier tout ce que vous méritez et tout ce que je vous dois? Le retour du nouvel an en ravive le souvenir jusqu'à l'attendrissement et à la plus vive émotion.

Daigne le Ciel vous accorder comme faveurs la santé, le bonheur, la grâce et les mérites, toutes choses qui font les heureux et les riches selon ses desseins! C'est l'objet de mes instantes prières, comme il le sera dans le cours de l'année et de ma vie entière.

Veillez croire,

Cher bienfaiteur,

à l'assurance de ma gratitude profonde et de mon attachement inaltérable.

L. A.



HISTOIRE DU CANADA.

IX. — LEÇON.

Seconde administration de Frontenac. — Expéditions contre la Nouvelle-Angleterre. — Invasion du Canada par les Anglais. — Madeleine de Verchères. — Les Français dans le Maine et à Terre-neuve.

1. **Seconde administration de Frontenac.** — C'est quelques semaines après l'horrible massacre de Lachine que Frontenac arrivait à Québec en qualité de gouverneur. Bien que âgé de soixante-dix ans, il avait conservé toute la vivacité et la fermeté de ses plus belles années. La cour de France l'avait nommé gouverneur une seconde fois, le jugeant seul capable de sauver le Canada alors à deux doigts de sa perte. En effet, Guillaume III avait rompu l'alliance française, et les colonies de la Nouvelle-Angleterre n'attendaient qu'une occasion favorable d'envahir la Nouvelle-France. D'un autre côté, les Iroquois, soudoyés par les Anglais, étaient plus hostiles que jamais; les tribus alliées elles-mêmes menaçaient d'abandonner notre cause.

L'attente générale ne fut pas trompée. Frontenac se mit résolument à l'oeuvre, fit face aux Anglais et aux Iroquois, et releva, aux yeux des alliés, le prestige de la France. Instruit par l'expérience, il sut éviter les fautes qu'on peut lui reprocher pendant son premier séjour dans la colonie. Il administra sagement le pays, et, quand il mourut, en novembre 1698, la reconnaissance publique lui décerna avec raison le titre de sauveur du Canada.

Tout un événement s'était produit dans notre monde religieux. Mgr Laval, fatigué du fardeau de l'épiscopat, avait demandé un successeur. Mgr de Saint-Valier, désigné par lui, fut sacré évêque de Québec en 1688.

2. **Expéditions contre la Nouvelle-Angleterre.** — Le Canada n'avait que 1300 hommes de troupes régulières à opposer aux milliers de soldats des colonies anglaises. On ne pouvait donc songer à aucun grand projet; on dut se contenter de faire le plus de mal possible à l'ennemi au moyen de la "petite guerre."

Saint-Hélène et d'Iberville, à la tête de deux cents guerriers, réguliers, Canadiens et sauvages alliés, furent dirigés contre l'état de New-York. Partis de Montréal, à la fin de janvier, ils voyagèrent en raquettes à travers les marécages et les forêts, souffrant du froid et de la faim. Arrivés à Corlar (aujourd'hui Schenectady), au milieu de la nuit, ils constatent que les habitants sont allés se reposer sans poster de sentinelle. Ils se précipitent dans la place, mettent le feu aux maisons et tuent ceux qui cherchent à échapper aux flammes. On ramena une soixantaine de prisonniers et un butin considérable.

Hertel commandait le second corps qui ne comptait que cinquante-deux hommes. La petite troupe tombe sur Salmon Falls (Portsmouth), emporte le fort d'assaut, tue trente des assiégés et fait un grand nombre de prisonniers.

Un troisième parti, composé d'une compagnie de réguliers et de quelques Abénaquis, alla faire la petite guerre dans le Maine. Portneuf qui le commandait s'empara du fort Loyal (aujourd'hui Portland), détruisit quatre autres forts et réduisit en cendres toutes les habitations.

3. **Invasion du Canada par les Anglais.** — Il est facile de comprendre que ces expéditions provoquèrent une explosion de colère à New-York, Boston et autres centres de la Nouvelle-Angleterre. On organisa une attaque formidable contre le Canada.

Au printemps de 1690, William Phipps parut devant Port-Royal avec une flotte de six vaisseaux et huit cents hommes. Le gouverneur de la place, Menneval, n'avait à lui opposer que quatre-vingts hommes. Après une courageuse résistance il dut capituler, mais en obtenant des conditions honorables. L'infâme Phipps fut assez vil pour violer le traité de capitulation et amener gouverneur et garnison à Boston. La plupart des postes acadiens passèrent ensuite aux Anglais.

Encouragées par ce premier succès, les colonies de la Nouvelle-Angleterre résolurent de s'emparer de Québec. L'amiral Phipps fut chargé de l'exécution de ce projet; on lui confia une flotte de trente-cinq navires portant deux mille hommes. Arrivé devant la ville, l'amiral fit sommer Frontenac de se rendre. "Allez dire à votre général que je vais répondre par la bouche de mes canons," répliqua fièrement le gouverneur au message venu lui porter la sommation. La canonnade commença aussitôt des deux côtés pour durer sans interruption plusieurs jours. La résistance des Français fut si vigoureuse que les Anglais abandonnèrent bientôt le siège de la ville. Ils avaient perdu six cents hommes et dix vaisseaux; l'incompétence des pilotes causa la perte du reste de leur flotte dans le golfe Saint-Laurent.

Le général Winthrop devait attaquer Montréal avec trois mille hommes, tandis que Phipps bombardait Québec. La maladie, le manque d'entente parmi ses officiers, l'échec de l'amiral anglais le firent renoncer à son projet.

L'année suivante (1691) une deuxième invasion du Canada n'eut pas plus de succès.

4. **Madeleine de Verchères.** — La période de notre histoire qui commence à Champlain pour se terminer à la mort de Frontenac a été nommée "l'âge héroïque du Canada." Il faudrait des volumes pour raconter les exploits, les traits d'héroïsme accomplis, pendant cette époque, non seulement par des hommes rompus au dur métier de la guerre, mais encore par des femmes et des enfants. Tous les historiens parlent de l'héroïsme de Madeleine de Verchères.

Cette enfant de quatorze ans avait de qui tenir. Son père, ancien officier, s'était toujours distingué par sa bravoure dans ses nombreuses cam-

pagnes. Sa mère, pendant l'absence de son mari, en 1690, avait vaillamment défendu le fort Verchères contre les Iroquois. Pendant l'automne de 1692, Madeleine de Verchères se trouvait seule au village, avec ses jeunes frères, des vieillards, des femmes et des enfants. Les soldats occupés à chasser et les cultivateurs employés aux travaux des champs avaient laissé la place sans défense. Tout à coup une fusillade bien nourrie annonce la présence des féroces Iroquois dans les environs du fort. Notre héroïne s'y précipita, suivie de quelques femmes, distribua des armes et des munitions à celles qui l'accompagnaient et réussit, par une décharge de mousqueterie, à tenir l'ennemi à distance. Déguisée en soldat, elle paraît sur les remparts et monte la garde toute la nuit. Pendant deux jours entiers elle repoussa les attaques des quarante sauvages qui finissent par se retirer, croyant le fort défendu par une garnison.

5. **Les Français dans le Maine et à Terre-neuve.** — D'Iberville qui avait causé tant de mal aux Anglais, à la baie d'Hudson, fut trop heureux de recevoir, de Louis XIV, en 1696, la mission d'aller leur faire la guerre dans le Maine et à Terre-neuve. Il trouva, comme toujours, le moyen de multiplier les prodiges de bravoure et d'audace. A son arrivée en Acadie il n'a que deux vaisseaux, mais il n'hésite pas à attaquer trois navires anglais à la rivière Saint-Jean; le premier est pris, les deux autres sont forcés de fuir. Notre héros se dirige ensuite sur Pemquid, situé à l'entrée de la baie de Fundy. Ce fort entouré de murailles de vingt-deux pieds de hauteur, armé de dix-huit canons, avait été construit par Edmund Andros sur les terres des Abénaquis. On pouvait s'attendre à une résistance opiniâtre. Il n'en fut rien; le colonel Chubb, commandant de la place, capitula aux premières bombes lancées par la petite armée d'Iberville. Celui-ci rasa le fort et envoya la garnison à Boston.

En se rendant à Terre-neuve, d'Iberville échappa par un ingénieux stratagème, à sept vaisseaux anglais lancés à sa poursuite. Avec le concours de Jacques de Brouillon, gouverneur des possessions françaises, il attaque Saint-Jean par terre et par mer, et tue aux Anglais plus de la moitié de leurs troupes. Il parcourt, ensuite, l'île en tous sens, et détruit tous les établissements ennemis, sauf Bonavista et Carbonear.

Malheureusement, le traité de Ryswick (1697) rendit tous ces exploits inutiles; Terre-neuve resta à l'Angleterre.

A CONSULTER.—"Vie de Mgr de Laval" par l'abbé AUG. GOSSELIN.—"Histoire du chevalier d'Iberville".

DEVOIRS CLASSIQUES.—1. Caractère et valeur de Frontenac.—2. Récit de l'échec de Phipps devant Québec.—3. Portrait de Mad. de Verchères.—Portrait d'Iberville : ses exploits.

(A suivre).

No IV.

COURS SUPÉRIEUR

ART. I.—L'OPÉRA

III. — LA FORME.

1. Si l'on considère la forme *intérieure*, c'est le **plan**. Ce plan est nécessaire, mais il ne saurait être aussi rigoureux que dans le drame en général.

Le grand moyen pour l'opéra d'atteindre le but, — par conséquent, la loi suprême, principale, essentielle qui le régit et le guide — c'est le plaisir, celui qui résulte surtout de la vue et de l'ouïe; en sorte que le plaisir de l'esprit, venant de la poésie, n'étant que secondaire, doit dépendre du plaisir précédent. Il est donc souvent utile au poète — a) "de négliger les règles des unités d'action, de temps, de lieu"; — b) "de négliger l'ordre et l'enchaînement des parties"; — c) "de négliger en quelque sorte la logique dans les détails"; — d) "de supprimer les préceptes relatifs aux entr'actes".

Il suffit que, dans l'opéra, il y ait une certaine unité d'action très large, un certain ordre dans les parties et une certaine liaison logique dans les détails pour former tableaux d'ensemble.

2. Si l'on considère la forme *extérieure*, c'est le **style**. Ce style se rapproche en général du lyrisme, surtout dans les parties que l'on chante. Il doit donc être naturel, précis, coulant, gracieux, énergique.

L'important est — a) "de conformer les pensées et les sentiments à la situation des personnages, et aussi le style"; — b) "de conformer son style aux exigences de la musique et aux convenances du compositeur." Il faut à cela beaucoup de souplesse et de variété.

IV. — DIVISION DE L'OPÉRA.

Remarquons que le fait, l'action, l'objet de l'opéra, peut être grand, héroïque ou ordinaire.

1. Si le fait est *grand, héroïque*, c'est l'**opéra tragique**, appelé aussi **grand opéra**. — Cette tragédie lyrique est la représentation d'une action héroïque, malheureuse, extraordinaire, parfois merveilleuse, par le chant et par la musique.

2. Si le fait est *ordinaire*, un peu comique, c'est l'**opéra comique**, — et quand il est court, l'**opéra badin** ou **opérette**. — Ce genre de composition est mixte, tenant pour les personnages, pour l'action, pour l'intrigue, pour la forme extérieure à la comédie, — dont il suit à peu près les règles; — tenant à l'opéra par la musique et par le chant.

L'un et l'autre doivent exclure la grossièreté, la bassesse, la trivialité. Sans doute, on est descendu aujourd'hui bien bas dans l'**opéra bouffe**.

3. Notons encore le **Mélodrame** et le **Vaudeville**. — Le mélodrame est la représentation d'un fait grand et touchant, donnant lieu à de fortes situations, interprétées par l'action comme dans le drame, par la musique et la voix comme dans l'opéra.

Le vaudeville est la représentation d'un fait tiré de la vie ordinaire, commune, moitié sérieux, moitié comique; il donne lieu à des tableaux délicats, gracieux, à des plaisanteries fines, à des traits piquants, interprétés moins par l'action que par le chant et la musique. — C'est, pour ainsi dire, une comédie presque toute en chansons sur des airs connus, chansons qu'on relie ensemble et qu'on amène par un dialogue.

ART. II. — EXPLICATIONS.

I. — Noël impérial.

(Suite)

A la porte des Tuileries, le grognard en bonnet à poil, qui marche à grands pas furieux devant sa guérite, pour se réchauffer les pieds, se souvient peut-être, en ce moment, d'une prière ou d'un cantique qu'il a jadis appris par coeur, au village, sur les genoux de sa mère, et sourit avec tendresse, sous sa rude moustache, à la pensée de l'Enfant Jésus dans sa crèche. L'Empereur, lui, n'entend pas le pieux appel des cloches; il ne songe qu'à son fils, et, soudain, il est pris d'un irrésistible désir de le voir.

Il se lève, frappe dans ses mains. Aussitôt s'ouvre une porte dérobée dans la tapisserie. Roustan paraît. Sur un signe du maître, il prend un des candélabres; et l'Empereur, éclairé par le fidèle mameluck, à travers les corridors déserts, va droit à l'appartement du petit roi, y pénètre, congédie d'un geste la nourrice et les femmes soudain réveillées, et reste debout devant le berceau du prodigieux nouveau-né.

Le Roi de Rome est profondément endormi. Dans la blancheur du linge et des dentelles, que traverse le grand cordon de la Légion d'honneur, le mignon visage aux yeux clos, à demi plongé dans l'oreiller, et l'une des mains, toute petite, potelée, adorable, qui repose sur la couverture, mettent deux taches de chair enfantine; et, sur cette candeur, sur cette pureté, sur cette innocence qu'est un enfant au berceau, le large ruban de moire écarlate passe comme un ruisseau de sang, qu'on va répandre, dans l'espoir que cette tête encore si frêle porte, un jour, la plus lourde des couronnes et que cette petite main, à présent délicate et polie comme une fleur, saisisse plus tard tout un faisceau de sceptres.

Napoléon considère son fils. Il songe — et jamais l'orgueil humain ne caressa plus délicieusement un coeur — que les grands dignitaires de sa cour, que ses généraux plus illustres que les héros d'Homère, ses ministres et ses sénateurs chamarrés d'or s'inclinent devant ce berceau avec un tremblement de respect, et que les Jacobins renégats eux-mêmes,

les vieux régicides, qui portent maintenant la livrée impériale, oseraient à peine ambitionner la faveur de baiser cette main enfantine.

L'Empereur rêve, et, dans la confuse rumeur des cloches qui sonnent la messe de minuit, il croit entendre la marche cadensée des troupes et le roulement des caissons, là-bas, sur les routes glacées de l'Allemagne et de la Pologne. Enivré d'ambition paternelle, plus que jamais il pense à la Grande Armée et à la conquête de la Russie et des Indes; et il se jure de laisser à son héritier tous les trônes du Vieux Monde. Il lui a déjà donné la ville de Saint-Pierre pour hochet; le nouveau-né aura bientôt, parmi ses joujoux, d'autres cités saintes.

Emir de la Mecque! Rajah de Bénarès! Voilà des titres dignes du Roi de Rome!

Ah! pourquoi les mères de France n'ont-elles pas plus d'enfants encore? Que n'a-t-il sous ses ordres, l'invincible capitaine, un million, deux millions de soldats? C'est l'univers tout entier, c'est le globe du monde qu'il mettrait dans cette petite main!

Il rêve, sourd à la voix des cloches saintes, sans une pensée pour Celui qui règne dans les cieux, et qui regarde les plus grands empires comme des fourmillières. Il rêve, sans voir, dans l'avenir, son immense armée ensevelie dans les neiges de la Bérésina, sans voir le dernier trophée de ses aigles fauché par la mitraille anglaise avec le bataillon sacré de Waterloo, sans voir, au milieu de l'Océan, le rocher où l'attendent les tortures de Prométhée, sans voir surtout, dans le parc de Schoenbrunn, sous un ciel d'automne, ce pâle et triste jeune homme, avec la plaque d'un ordre autrichien sur son uniforme blanc, qui tousse en marchant dans les feuilles mortes.

Et, tandis que l'Empereur poursuit sa monstrueuse chimère, imagine le règne de son fils et des successeurs de son fils sur tout l'univers, et se suppose enfin lui-même, Napoléon, devenu, au fond des temps et de la légende, un mythe fabuleux, un nouveau Mars, un Dieu solaire triomphant au milieu du Zodiaque de ses douze maréchaux, — les cloches sonnent toujours joyeusement, triomphalement, éperdument, en l'honneur du pauvre petit enfant né à Bethléem, qui a vraiment conquis le monde, il y a dix-neuf cents ans, mais avec le verbe de paix et d'amour, et qui régnera sur les âmes dans tous les siècles des siècles.

23 décembre 1897.

FR. COPPÉE.

Appréciation.

1. Voilà les belles pensées que sa foi retrouvée, en juin 1897, inspire au charmant poète, qui est à la fois un exquis prosateur. Quels rapprochements superbes, quelle finesse pénétrante, quelle élévation et quelle grandeur de conceptions!... Ne dirait-on point que M. Coppée a vu l'Empereur de ses yeux, qu'il l'a surpris, dans son cabinet des Tulleries, parlant tout haut ses projets?

Comme il reproduit la scène en la reconstituant dans ses détails et toutes ses nuances! Essayez donc de résumer, en les condensant brièvement, les

idées et les réflexions, depuis le "grognard en bonnet à poil"... jusqu'à ce "jeune homme en uniforme blanc, qui tousse en marchant dans les feuilles mortes," et qui n'est autre que le Roi de Rome, devenu le duc de Reichstadt!

Voyez ce tableau grandiose peint sur un fond littéraire de forme si riche, avec les "rêves" de Napoléon qui viennent s'évanouir devant "les neiges de la Bérésina, la mitraille anglaise, le rocher de Sainte-Hélène." Quelle amère ironie, dans le rapprochement de ce potentat qui reste "sourd à la voix des cloches, sans une pensée pour Celui qui règne dans les cieux", de son fils au berceau avec le "pauvre petit enfant de Bethléem, qui a conquis le monde!"

2. Comprenez la phrase de Coppée, son ampleur quand il le faut, sa brièveté quand il convient, ses incisives avec les interrogations et les exclamations qui s'enchaînent avec nouveauté et surprise.

A part les "deux taches de chair enfantine... dans la blancheur du linge et des dentelles" — image forcée et trop romantique, le reste retentit comme une symphonie douce tantôt, tantôt vibrante comme des sons d'orgue, tout en demeurant pure, simple, élégant, gracieux, véhément.

Il est évident que nous sentons nos facultés en contact avec une langue neuve, fraîche, distinguée, bien autrement noble que celle de tant de romantiques prétentieux, ampoulés, criards, boursoufflés.

Tout le volume de la "Bonne Souffrance" est écrit dans ce style limpide, aisé, harmonieux, éminemment français. C'est ainsi qu'il faut penser, sentir, écrire, si l'on veut être auteur.

II. — JÉSUS-CHRIST.

Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient. L'ange descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux chante au haut du ciel, pendant la nuit: "Gloire à Dieu, paix aux hommes!"

Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée: il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés; et, par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici pour faire une réflexion. — Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices: la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique: il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, parvient à subjuguier la terre.

Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix*, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'*humanité souffrante*, la *vertu persécutée*, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

(A suivre).

CHATEAUBRIAND.

Analyse.

1. Il y a deux idées dominantes dans cet extrait : la naissance de Jésus à Bethléem, l'aperçu général de sa doctrine opposée à celle de l'univers.

Dans l'exposé de la première, l'auteur a recours à l'antithèse, depuis les mots "Gloire à Dieu, paix aux hommes" jusqu'à... "le dieu des misérables." On voit que Chateaubriand est très habile dans le manie-ment de cette figure littéraire, quand il ne verse pas dans l'exagération irréflechie et quasi inconsciente.

Dans l'exposé de la deuxième, il suit encore à plaisir et de longue ha-leine le même procédé ; mais avec quelle ampleur et avec quelle forte justesse ! La sensibilité tressaille sous les images, avec une abondance élégante, qui paraît très naturelle : un prédicateur ne parlerait guère autrement.

Il y a comme une flamme d'enthousiasme et d'éloquence dans ces li-gnes qui se pressent, où les idées s'échauffent et bouillonnent jusqu'à la fin.

2. La conclusion : "Non, quand..." est d'une superbe envolée. On serait tenté de pardonner à Chateaubriand toutes les pages morbides de *René*, les tableaux saugrenus d'*Atala*, des *Natchez*, et même tel chapitre des *Martyrs*, en présence de cette magnifique profession de foi chrétienne.

Lorsque l'on sait quand, à quelle époque l'auteur du *Génie du Chris-tianisme* a composé cette page, il faut lui savoir gré d'un tel courage, le bénir d'une si haute et si énergique protestation, d'une affirmation aussi religieuse : on voudrait avoir écrit ces cinq lignes, et c'est l'éloge de Cha-teaubriand que de lui envier un tel mérite et un tel honneur !

III. — La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France.

Remarque. — Il est bon de constater la haine des méchants, leurs men-songes et les rapines sauvages, bien que légales en vertu de la majorité des voix : comme si le droit naturel violé le pouvait être sans injustice en rai-son seulement du nombre, du chiffre brutal, même au sein d'une assemblée législative ! !

Mgr Touchet, évêque d'Orléans adresse aux sénateurs du Loiret une lettre ouverte, dont voici une admirable et forte page.

Messieurs,

Et d'abord des chiffres : veuillez les tenir comme absolument certains.

La population du diocèse était, d'après un recensement récent, de 336,660 habitants. Nous comptons légalement, pour l'administration religieuse de cette population : 1 évêque, 2 vicaires généraux, 12 curés de première classe, 28 de seconde, 293 succursalistes, 22 vicaires rétribués par l'Etat.

La somme émargée au budget du gouvernement par ces 340 prêtres est de 326,500 francs. La part qui revient à chacun, on le voit, est peu considérable. — Dans ce total ne figure pas le traitement de l'évêque, puisqu'il a été supprimé par M. Combes.

Or, Messieurs, d'après le projet de loi de *Séparation* que l'on va voter contre nous,

la 1 année, nous perdrons	72,337 francs
la 2 année, nous perdrons	91,420 francs
la 3 année, nous perdrons	141,512 francs
.	
la 8 année, nous perdrons	210,687 francs

Est-ce tout ? non. — Dans deux ans, mon évêché me sera enlevé : cela importe peu ; n'en parlons point. Né dans une petite maison, je saurais bien mourir dans une pas grande.

Mais voici de quoi il faut parler, et qui importe beaucoup.

Dans cinq ans, notre grand séminaire nous sera repris. Tous les presbytères du diocèse nous seront repris également.

Ce sera, en chiffre rond, 300 maisons qu'on nous vole ; et si nous voulions y loger nos prêtres, il faudrait 2,400,000 francs pour les racheter au gouvernement qui les revendrait à nous, volés par lui ! Appelez-vous cela liberté et fraternité ?

La loi de séparation, Messieurs, est mal faite et illibérale.

Elle est *spoliatrice*. L'Eglise avait une créance sur l'Etat, créance reconnue par la Constituante et fixée par elle ; créance reconnue par le Concordat . . . La nouvelle loi dit : " L'Etat ne paiera plus ! " J'entends. Suffit-il cependant de ne pas payer pour ne plus devoir ?

Elle est *taquine et mesquine*. Les règlements de police qu'elle édicte sont tracassiers ; les surveillances administratives auxquelles elle nous astreint sont soupçonneuses ; les ressources qu'elle nous tolère sont dérisoires.

Elle est *injuste*. Des fondations pour écoles chrétiennes, pour pauvres avaient été faites à nos fabriques. La signature du Conseil d'Etat et du Président de la République en garantissaient la pérennité aux établissements. Elle biffe ces signatures ; elle transfère à l'école rivale, riche, rentée, choyée, le maigre bien de l'école chrétienne.

Elle est un *prélude*. Nous en sommes prévenus. Les grands hommes et les grands journaux du parti l'ont dit : c'est un premier tour de vis. Demain, on fera mieux ; on serrera, on étouffera. Demain, ce sera la guerre religieuse à mort. Attendons que l'ennemi — l'ennemi, c'est nous catholiques — soit un peu plus exténué.

Elle est *anticatholique* : elle ne tient aucun compte de la hiérarchie. Existe-t-il un pape, des évêques, des curés ? Que lui a fait et que lui fait ? Je sais qu'elle traite de discipline, et que le Pape peut beaucoup en cette matière. Si donc sa Sainteté nous dit d'accepter, nous accepterons. Ce n'en sera pas moins condescendance pure et haute bienveillance de la part du suprême Pontife. En attendant, nous maintenons, parce que nous devons le maintenir, que la loi prise dans ses formules est anticatholique.

Faut-il s'étonner d'ailleurs qu'elle soit frappée à ces coins ? C'est le contraire qui devrait étonner.

En tout cas, il est certain que toute l'Eglise de France marchera dans le même sentier, la main dans la main, fidèles, prêtres, évêques.

La minorité saura sacrifier ses pensées aux pensées de la majorité. Nous ferons l'union sous la direction de notre chef suprême, le Pape. Nous avons trop souffert des divisions pour nous y attarder une fois de plus. L'union est *nécessaire*. Ce qui est nécessaire advient. Pas un ne voudra ni ne pourra s'y soustraire.

Aussi bien ne la ferons-nous que l'oeil fixé et la volonté tendue vers le bien réel de ce que nous aimons le plus ici-bas, la sainte Eglise et la sainte patrie.



No. V.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE.

La Mémoire.

V. MÉMOIRE ET VOLONTÉ.

La volonté exerce une certaine influence sur la :

1. **Conservation des idées**, par l'attention dont elle dispose et qui leur donne plus de netteté et de force; elle peut aussi en commander la répétition fréquente et par là fixer les idées par l'habitude.

II. **Le rappel des idées**; en écartant celles qui distraient l'esprit pour l'appliquer à celles qui peuvent la mettre sur la voie.

III. **Renaissance et localisation**, car reconnaître une idée, c'est en compléter le souvenir par l'association des autres, d'une façon précise dans le passé: ce qui est l'oeuvre de la réflexion que commande encore la volonté.

IV. **Faculté de se souvenir**: l'influence de la volonté ne s'exerce pas seulement sur tel souvenir en particulier, mais sur la faculté même de se souvenir, puisque cette faculté peut se perfectionner par l'exercice, que lui impose la volonté.

VI. IMPORTANCE DE LA MÉMOIRE.

L'importance de la mémoire ressort de son rôle:

1. **Intellectuel**; elle est la condition de toute connaissance et nécessaire à toutes les opérations de l'esprit; — soit pour les facultés d'acquisition; — soit pour celles d'élaboration, qui, sans elle travaillerait dans le vide; — soit pour la science, qui, sans elle, serait une vraie toile de Pénélope se défaisant à mesure qu'elle se tisserait; — soit pour le langage, puisque, pour parler, il faut retenir les mots et leur sens.

2. **Moral**. Sans la mémoire, nous ne pourrions conserver l'idée de notre identité personnelle, ni celle de la responsabilité, du mérite, du démérite, des sanctions. — Sans elle, les engagements et les contrats seraient illusoire; et de plus, elle est la condition des plus nobles sentiments: reconnaissance, amitié, satisfaction du devoir accompli, repentir...

VII. MALADIES DE LA MÉMOIRE.

Elles sont produites par des troubles organiques: lésion, ébranlement, inflammation du cerveau.

1. **L'amnésie** ou perte de la mémoire, — ou *totale*, si elle se porte sur tous les souvenirs d'une période de la vie; — ou *partielle*, si elle porte sur certaines classes de souvenirs; — ou *progressive*, si l'on perd d'abord le souvenir des choses les plus récentes, puis celui des plus anciennes.

2. **L'hypermnésie** — exaltation anormale de la mémoire; laquelle peut aussi être totale ou partielle, selon que pour certaines personnes —

par exemple, celles qui vont se noyer — toute la vie se représente à elle avec les moindres détails; ou que seulement une classe de souvenirs absolument perdus revient soudain à la mémoire.

3. La **paramnésie** ou fausse mémoire, si l'on croit avoir éprouvé un état qui en réalité est nouveau; lorsqu'il apparaît pour la première fois, il paraît être un souvenir lointain.

Remarque. — Il est très important, dès la jeunesse, de cultiver la mémoire, car sans elle il est impossible de devenir quelqu'un ou de produire des oeuvres. Beaucoup se refusent à la peine de l'exercer, de la meubler: c'est une erreur ou une méprise.

Dans les classes, il faut absolument, à l'aide des explications, de l'analyse, d'un travail obstiné et persévérant, forcer les élèves à ce labeur qui paraît ardu, inacceptable, repoussant et odieux, sous peine de ne produire que des crétins, des demi instruits, des demi savants, plus tard des dératés et des déracinés, impuissants à rien, honteux d'eux-mêmes et nuisibles aux autres.



SUPPLEMENT

I. — Bibliographie.

Grégoire VII et la Réforme du XIe siècle, par J. Brugerette, 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion", No 352). Prix 0 fr. 60. — Librairie Bloud & Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Au nom de Grégoire VII reste attaché dans l'histoire de l'Eglise le souvenir de la plus grande réforme qu'il ait été donné à la Papauté d'accomplir. De ce fait, nul homme peut-être n'a été de son temps comme pour les âges futurs un signe de contradiction plus manifeste. Beaucoup, égarés par l'esprit de parti, ou trompé par les apparences, ont jugé ce grand pape sur ses doctrines politiques. Ils ont ainsi laissé dans l'ombre la sainteté, le génie, les vertus et les qualités supérieures d'un Pontife à qui l'Eglise n'a point craint de dresser des autels. Retracer la véritable physionomie de Grégoire VII et de son temps, exposer les traits essentiels de son oeuvre et les idées qui en furent les principes directeurs, tel est le but que s'est proposé l'auteur de ces pages. On verra dans cet ensemble de faits le plan mûri et arrêté d'un homme qui sut mettre le plus grand courage au service de la plus noble des causes: la régénération, par le christianisme, d'une société en décadence.

* * *

344.—"Les premiers ouvriers de l'Evangile".—I. Les Apôtres, les Evangélistes, les Prophètes, les Docteurs, par V. Ermoni, 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion"). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Rien n'est plus intéressant pour l'histoire du Christianisme que de connaître le rôle de ceux qui ont été les premiers ouvriers de la propagation de l'Evangile. Dans un précédent opuscule, le même auteur avait exposé ce que l'histoire nous apprend des "évêques" et des "presbytres". Il étudie dans celui-ci la mission et les attributions d'autres groupes d'ouvriers évangéliques, sur lesquels le célèbre Harnack a récemment appelé l'attention. Cette étude est précédée de quelques explications sur le "Charisme et l'Imposition des mains", explications nécessaires, car ceux à qui ces faveurs furent accordées ont joué dans l'Eglise primitive un rôle qu'il importe de déterminer.

* * *

346. — **Architecture et Catholicisme**. "La puissance créatrice du génie chrétien et français dans la formation des styles au Moyen-Age," par Anthyme Saint-Paul, auteur de l'"Histoire monumentale de la France," 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion", — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Dans cet intéressant opuscule l'auteur montre la fécondité de l'esprit celto-chrétien dans la formation des styles au moyen âge. C'est donc une thèse à la fois patriotique et apologetique qu'il défend. Ce plaidoyer est d'ailleurs basé exclusivement sur des faits et sur une argumentation technique, et non sur une valeur rhétorique. On ne saurait plus clairement définir

les styles roman et gothique, ni mieux faire comprendre leur genèse et comment ils ne pouvaient naître que sur un sol chrétien et gaulois.

* * *

348. — **L'Apologétique de Lacordaire**, par J.-D. Folghera, des Frères-Prêcheurs, 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion"). Prix: 0 fr. 60. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Dans une première partie l'auteur étudie l'idée qui constitue l'originalité de la méthode apologétique de Lacordaire. Il analyse, dans une seconde, le contenu des conférences de Notre-Dame et de celles de Toulouse; on trouvera là, dans un raccourci plein de choses et nullement aride, toute l'oeuvre oratoire du célèbre prédicateur habilement condensée. Enfin une troisième partie consacrée à l'examen du "Plan" et se subdivise elle-même en trois paragraphes: les "matériaux", l'"ordonnance", la "manière." Outre l'intérêt qu'une telle étude présente nécessairement en elle-même, elle éclaire d'une lueur singulière les discussions actuelles sur la façon la plus opportune et la plus efficace d'exposer et de défendre le dogme catholique.

* * *

354. — "Les grands Ordres Religieux. — Les Frères Prêcheurs", par le R. P. Fr. H.-M. Iweins, O. P. Avec préface par le R. P. Ollivier, du même Ordre. 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion"). Prix: 0 fr. 60. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Dans la première partie de ce travail l'auteur étudie la pensée qui a fondé la naissance à l'Ordre et montre avec quelle sagesse son fondateur a tracé la règle destinée à faire de ses disciples de vrais Frères Prêcheurs.

Dans la seconde partie est exposée l'histoire de l'Ordre. Après un coup d'oeil jeté sur le développement de l'oeuvre du saint Patriarche, on montre dans quelle mesure les Dominicains ont été fidèles à leur vocation et ce qu'ils ont fait pour le salut de la société et la défense de l'Eglise. Cet intéressant opuscule qui s'ouvre par une longue préface du R. P. Ollivier, le célèbre orateur, sera lu et répandu par tous ceux qui estiment avec nous que faire connaître ceux qui en sont l'objet et les victimes est la meilleure réponse qu'on puisse faire aux attaques violentes et injustes auxquelles l'état religieux est plus que jamais en butte.

II. — Le cours de M. Le Bel.

Devant un auditoire avide et assidu, M. l'abbé Le Bel a traité avec art, distinction et clarté "le Médecin malgré lui," "le Misanthrope," "le Malade imaginaire," "le Bourgeois gentilhomme."

Nous mettons cette livraison sous presse, avant d'avoir entendu sa conférence finale, celle qui expose son jugement d'ensemble sur la personne, la vie et l'oeuvre du grand comique.

Il faut le répéter: la méthode adoptée par le conférencier est la vraie, la seule juste, ce semble, la plus féconde et la mieux goûtée du public. Il est impossible de proposer à l'attention d'un auditoire des idées et des extraits choisis d'une pièce avec plus de clarté, d'intérêt, d'agrément.

Un mot mis en vedette, caractérisant un personnage est comme le germe du développement critique et de la lecture. Ainsi, prenez le "Misanthrope." M. Le Bel commence par dire que "si Alceste n'était pas épris de Célimène, il ne serait pas le misanthrope bourru, hargneux, indigné, irréductible qu'il paraît sur la scène." Cette idée dominante —

que l'on croirait banale et facile à voir — illumine toute la leçon, les physionomies et les caractères. — Il en est ainsi du "Malade imaginaire." "Cet homme rapporte *tout* à sa personne." Ce trait éclaire sa conduite personnelle, ses relations de famille et de société; et en vérité, l'on constate que tout doit rayonner de et vers ce centre.

Là est le plaisir délicat de l'auditeur: il sait d'avance ce qui va se dire et se passer, ou du moins il le soupçonne; ainsi la curiosité se tient en éveil et se sent finalement satisfaite et rassasiée.

Il y a beaucoup à cueillir dans un champ si fertile et sous la direction d'un tel maître.



TABLES DES MATIERES

I.—COURS ÉLÉMENTAIRE		
Art. I.	GRAMMAIRE FRANÇAISE.—I. Phonétique	3
A.	Lettres : voyelles.....	4
	" consonnes.....	59
3.	Orthographe : prononciation.....	97
	" " consonnes muettes.....	141
	" " consonnes répétées.....	185
	" " exceptions.....	219
C.	Signes orthographiques.....	252
	" " élision et consonnes euphoniques.....	285
D.	Syllabes : Accent tonique.....	321
II.	Morphologie : Le nom.....	5
	" " ".....	60
	" L'article.....	98
	" L'adjectif.....	142
	" Le pronom.....	186
	" Le verbe.....	218
	" L'adverbe.....	252
	" La préposition.....	286
	" La conjonction.....	322
Art. II.—VOCABULAIRE :	<i>Abaisser</i> <i>abord</i>	7
	" <i>Aboutir</i> <i>absence</i>	62
	" <i>Absolu</i> <i>abuser</i>	99
	" <i>Académie</i> <i>accepter</i>	144
	" <i>Accès</i> <i>accumuler</i>	188
	" <i>Accuser</i> <i>à compte</i>	220
	" <i>Acquérir</i> <i>acuité</i>	253
	" <i>Adage</i> <i>admonester</i>	287
	" <i>Réflexion générales</i>	323
Art. III.	EXPLICATIONS D'AUTEURS.....	9
1.	Lamartine : <i>Hymne de l'enfant</i> (vers).....	9
2.	Chateaubriand : <i>Son père</i> (prose).....	10
3.	Taster : <i>Le Pater</i> (poésie).....	63
4.	Chateaubriand : <i>Le Printemps en Bretagne</i>	65
5.	Mgr Gerbet : <i>Prière du matin</i>	100
6.	De la Bouillèrie : <i>L'oiseau</i>	103
7.	La Fontaine : <i>L'Ane et ses maîtres</i>	115
8.	J. B. Rousseau : <i>Confiance en Dieu</i>	145
9.	Bernardin de S. Pierre : <i>Le lis et la rose</i>	147
10.	Inconnu : <i>La rose</i> (dialogue).....	148
11.	Boucher de Perthes : <i>La petite mendicante</i>	189
12.	De la Brouillèrie : <i>Le désert</i>	191
13.	L. Ratisbonne : <i>Léon le paresseux</i>	221
14.	Inconnu : <i>Les leçons d'une aiguille</i>	222
15.	Lamartine : <i>La pervenche</i>	223
14.	A. Spinelli : <i>Le Muguet</i>	254
15.	V. de Laprade : <i>Le ménage du petit père</i>	255
16.	Bouffon : <i>Le Rossignol</i>	257
17.	Chateaubriand : <i>Saint-Malo</i>	257
28.	Fr. Coppée : <i>Un baiser au drapeau</i>	288
29.	P. LeMay : <i>La lampe du sanctuaire</i>	290
20.	De Mézières : <i>Soyons francs</i>	291
21.	El. Reclus : <i>Les sources</i>	291
22.	" " ".....	325
23.	Malan : <i>La mère et les deux enfants</i>	326
24.	Fr. Coppée : <i>L'hiver</i>	327
	" " <i>La prière de l'enfant</i> (prose).....	327

Art. IV.—COMPOSITIONS :

1. Composition par imitation.....	11
2. Phrases simples : l'hiver.....	13
3. Le printemps à Lachine.....	66
4. Phrases simples : " Une grand'mère ".....	67
5. L'oiseau en cage.....	105
6. Les moineaux d'hiver.....	105
7. Phrases simples : Le chapelet.....	106
8. Le lever du soleil.....	149
9. La nuit.....	149
10. La poule.....	192
11. La colombe.....	193
12. Sainte Geneviève et Jeanne d'Arc.....	193
13. Utilité des arbres.....	223
14. La sœur aînée.....	224
15. Elle dort.....	225
16. Le ruisseau et le rocher.....	225
17. Des idées.....	232
18. Lettre du nouvel an.....	328

II.—COURS MOYEN.

Art. I.—GRAMMAIRE FRANÇAISE, SYNTAXE.

1. Le nom.....	14
2. " ".....	68
3. L'article.....	98
4. L'adjectif.....	151
5. Le pronom.....	194
6. Le verbe.....	226
7. L'adverbe.....	259
8. La préposition.....	293
9. La conjonction.....	329

Art. II—VOCABULAIRE.

I. <i>Dérivés sans suffixes</i>	17
Exercices pratiques.....	18
Les mêmes : verbes.....	69

II. *Dérivés avec suffixes.*

§ I. Les noms dérivés : en <i>ade, aye ; aie, aire, ataire</i>	108
" " " en <i>aïl ; aille, ard, and, as, asse</i>	152
" " " en <i>aison, ison, ance, ence</i>	197
" " " en <i>esse, ise, issue, té, étude</i>	228
" " " en <i>acte, ende ; ment</i>	260
" " " en <i>aïr, cur ; eure</i>	330
" " " en <i>erie ; diminutifs</i>	331

Art. III. EXPLICATIONS D'AUTEURS.

1. P. Le May : <i>Jacques-Cartier</i>	20
2. Construction des phrases.....	23
3. M. de Vogué : <i>Le rappel des ombres</i>	25
4. B. de Larzes : <i>L'envers du ciel</i>	70
5. Chamfort : <i>Le voleur et le savant</i>	73
6. Fénelon : <i>Dangers de la mollesse</i>	72
7. Gilbert : <i>Les adieux du poète</i>	109
8. Chateaubriand : <i>Les catacombes</i>	113
9. Millevoye : <i>Priez pour moi</i> (ballade).....	153
10. Bossuet : <i>Le corps humain</i>	154
11. Fr. Coppée : <i>Cloches et lilas</i>	155
12. B. de Larzes : <i>Le lis</i>	157
13. Fénelon : <i>Du choix des amis</i>	158
14. Les lilas d'automne.....	159
15. Delille : <i>La Fête-Dieu</i>	196
16. Bossuet : <i>Ouvrages des rois d'Egypte</i>	197
17. Lamartine : <i>L'automne</i>	230
18. A. Theuriot : <i>Le retour des oiseaux</i>	231

19.	Delille : <i>Souvenirs du collège</i>	232
20.	V. Hugo : <i>Les abandonnés</i>	261
21.	Lamartine : <i>L'automne</i>	263
22.	B. de Larzes : <i>Les yeux de grand mère</i>	263
23.	L. Veulliot : <i>Les deux frères</i>	265
24.	Botrel : <i>Le vieux Breton</i>	286
25.	La Tour du Pin : <i>Toujours plus haut</i>	297
26.	Chapman : <i>Au curé Labelle</i>	298
27.	Pensées d'automne : <i>Devoir d'élève</i>	299
28.	Chateaubriand : <i>Migration des oiseaux</i>	301
29.	P. Le May : <i>L'hiver</i>	331
30.	Chapman : <i>La grande nuit</i>	332
31.	Chateaubriand : <i>L'amour de la patrie</i>	335
Art. IV. COMPOSITIONS.		
1.	Lettre de félicitation.....	28
2.	Lettre de condoléance.....	28
3.	Portrait de l'élève paresseux.....	75
4.	Portrait de l'élève laborieux.....	77
5.	L'adjectif est-il l'ennemi du nom.....	118
6.	L'élève mécontent.....	121
7.	Un cercle littéraire.....	160
8.	Sonnet : Le bleuet.....	162
9.	La rentrée au couvent.....	162
10.	Portrait de Champlain.....	163
11.	Un verre d'eau.....	198
12.	Les fleurs.....	199
13.	L'alphabet poétique (Blémond).....	200
14.	Fragment.....	201
15.	La sœur aînée.....	233
16.	Essais proposés.....	233
17.	Ducis : Le chien du pauvre.....	234
18.	Leconte de l'Isle-Join.....	235
19.	Essais proposés.....	266
20.	Au coin du salon.....	266
21.	Lettre de nouvel an.....	337
Art. III. HISTOIRE DU CANADA.		
I.	Leçon : Découverte du Canada.....	30
II.	" Tribus indigènes du Canada.....	78
III.	" Gouverneurs.....	122
IV.	" Premières fondations.....	165
V.	" Luttés et exploits.....	202
VI.	" Le Canada, province royale.....	236
VII.	" Frontenac ; explorations.....	268
VIII.	" Difficultés ; massacres.....	268
IX.	" Frontenac.....	353
IV. COURS SUPÉRIEUR.		
Art. I. LES GRANDS GENRES DE POÉSIE.		
1.	L'épopée.....	35
2.	".....	81
3.	Le drame.....	126
4.	".....	168
5.	La tragédie.....	205
6.	La comédie.....	280
7.	".....	271
8.	L'opéra.....	306
9.	".....	341
Art. II. EXPLICATIONS D'AUTEURS.		
1.	Lamartine : Le soir dans une église.....	38
2.	Racine : Lettre.....	20
3.	Chapman : Terre !.....	42
4.	" A la Bretagne.....	45

5.	Bossuet : Mort d'Alexandre	83
6.	La Fontaine : Le berger de la mer.....	85
7.	Une goutte d'eau (Devoir d'élève).....	86
8.	Le travail (Devoir d'élève).....	88
9.	Delille : Avantages des arts.....	128
10.	Delavigne : Trois jours de Colomb.....	129
11.	Une goutte d'eau : (Devoir).....	131
12.	Leçons expliquées.....	133
13.	P. LeMay : Champlain.....	170
14.	Lettre de nouvel an.....	171
15.	Chapman : Sous la statue de Champlain.....	172
16.	Nouvel hôte : (Devoir d'élève).....	173
17.	Discours de Champlain.....	175
18.	De la Brouillerie : L'ange et l'âme.....	207
19.	" Ce que j'aime le mieux ".....	209
20.	Bouffon : Le cheval.....	210
21.	Molière : Trinotin et Vadius.....	242
22.	R. P. Courbé : Jeanne d'Arc.....	245
23.	Chateaubriand : Saint-Malo.....	274
24.	B. de Larzes : Marie Stuart.....	275
25.	Chateaubriand : Le Dieu de la nature.....	308
26.	Chapman : L'aurore boréale.....	310
27.	Fr. Coppée : Noël impérial.....	312
28.	" " " ".....	312
29.	Chateaubriand : Jésus-Christ.....	344
30.	La séparation de l'Eglise et de l'Etat.....	345
 Art. III. COMPOSITIONS ET DEVOIRS		
1.	Procédés généraux.....	45
2.	Compliment à un grand personnage.....	47
3.	Discours classiques : Botrel.....	47
4.	Devoirs d'élèves : Mémoires d'une goutte d'eau.....	86
5.	" " " Le travail.....	88
6.	" " " Mémoires.....	131
7.	" " " Leçons expliquées.....	133
8.	" " " Nouvel hôte.....	173
9.	" " " Discours de Champlain.....	175
10.	" " " La locomotion.....	276
 Art. IV. LEÇONS DE PHILOSOPHIE.		
1.	La sensibilité : Les passions.....	51
2.	" " ".....	91
3.	" " ".....	136
4.	" " " Plaisir et douleur.....	178
5.	" " " L'amour de la patrie.....	211
6.	La conscience.....	246
7.	" " ".....	279
8.	La mémoire.....	315
9.	La mémoire (suite).....	348
 V. SUPPLÉMENT.		
1.	Chronique religieuse et littéraire.....	55,93,138,181,214,248,282
2.	Diverses bibliographies.....	318 350

N. B. -- On est prié de renouveler les abonnements au plus tôt pour l'année 1906.